

À propos de François Lanel

J'ai rencontré François à peu près par hasard, en juin 2009, à l'Université de Nanterre. Les étudiants du master pro Mise en scène et dramaturgie y présentaient leurs travaux de fin d'année et j'avais décidé de m'y rendre, par simple curiosité. À la fin de l'après-midi, ce que j'avais vu ne m'avait guère enthousiasmé et je m'apprêtais à repartir quand un ami insista pour que je reste voir la dernière proposition. C'est là que je découvris la première pièce de François, *Les éclaboussures*. De tout ce que j'avais vu, c'était la seule qui prenait en compte la réalité du lieu dans lequel elle se tenait (une salle de l'université, banale) et qui se nourrissait de sa matérialité, de son vide, de ses éléments dérisoires, nous invitant ainsi à reconsidérer l'espace dans lequel nous nous trouvions et à en percevoir la poésie pauvre. Au-delà de la fiction, ou plutôt à travers elle, *Les éclaboussures* faisait parler ce non-lieu, lui faisait dire quelque chose de l'université, de la banlieue, de la jeunesse et de la précarité dans laquelle ce projet s'était construit. De temps en temps, un comédien s'arrêtait, ouvrait une fenêtre et nous demandait d'écouter les réacteurs des avions qui berçaient le ciel de leur étrange musique.

Quelque temps plus tard, j'ai recroisé François et une partie de son équipe : Léo et Jérôme (les acteurs), Valentine (la collaboratrice artistique), et je me pris de sympathie pour cette petite bande simple et discrète qui menait sa barque à contre-courant, loin de la folie des grandeurs habituelle et des affres de l'institution.

En mai 2012, après quelques dîners chez Valentine et chez moi, je suis allé voir *Champs d'Appel*, la nouvelle création qu'ils présentaient à Anis Gras, à Arcueil, petite ville du Val-de-Marne où j'avais vécu pendant près de quinze ans mais où très peu de Parisiens daignaient mettre les pieds. Je me souviens que l'équipe de la pièce patientait dans la cour de l'ancienne distillerie d'anis, avec les spectateurs, que nous entrions tous ensemble dans la salle de spectacle et que là, Léo prenait la parole très naturellement et s'adressait à nous à voix nue, comme s'il était encore en dehors de la pièce. Il prononçait quelques mots de circonstance, de type « bonsoir, bienvenue, merci d'être là », et glissait imperceptiblement vers un métadiscours compliqué qui se donnait pour but d'« expliquer le projet », comme le font parfois les artistes en amont de leurs maquettes et autres « étapes de travail ». Nous l'écoutions exposer sa recherche, gribouiller quelques schémas à notre attention, mais au fur et à mesure que les minutes passaient, nous comprenions que cette introduction zélée n'était en fait qu'une pseudo-leçon, un *no man's land* langagier dans lequel la parole errait, digressait, tournait à vide, se perdait en précautions oratoires et en circonvolutions inutiles. Ce long préambule, qui parodiait les explications fumeuses de certains théâtres, plongeait la salle dans une ambiance incertaine, une épaisseur de temps pendant laquelle chacun se demandait dans quelle aventure il s'était embarqué et si ce numéro d'équilibriste finirait par retomber sur ses pattes. Mais au fond, je crois que François s'en fiche de retomber sur ses pattes. Ce qui l'intéresse, c'est d'imaginer une forme problématique, non identifiable, qui prenne pour point de départ une situation ordinaire et la déforme jusqu'à la rendre absurde, déplacée, en déséquilibre absolu, à la frontière du scandale. À un moment, on pourrait croire que tout ça n'est qu'une vaste blague mais c'est précisément quand on est en passe d'en avoir la certitude que la pièce bifurque, prend un autre tournant. Léo, le théoricien allumé, est parti dans de si hautes sphères et a tellement impliqué David, le technicien placide, que tous deux débarquent dans un autre monde, fait de galeries souterraines, d'herbes folles et d'animaux sauvages – comme si à force de parler de moissonneuse-batteuse, ils étaient entrés physiquement dans le sujet qui les occupait. Au début, l'agriculture était arrivée comme un cheveu sur la soupe mais contre toute attente, la pièce s'est engouffrée dans cette aberration

thématique et les deux garçons se retrouvent maintenant dans le pays imaginaire qu'elle contient, à l'instar des enfants de *Peter Pan* ou de la petite Alice de Lewis Carroll.

Ainsi fonctionne le spectacle : par lentes transitions, fondus enchaînés, bascules inattendues et ouvertures de champs successifs qui donnent à chaque séquence une coloration nouvelle – didactique, burlesque, onirique, technique, merveilleuse. En passant de l'une à l'autre, comme une matière qui changerait d'état, *Champs d'Appel* organise sa propre dérobade et se réjouit d'être un objet sans genre et sans sujet, une pièce malicieuse dont le spectateur aura bien du mal à dire « de quoi ça parle ». D'ailleurs, le public n'y voit pas tant des comédiens en train d'interpréter des rôles que des jeunes gens au travail qui collaborent et échafaudent des constructions théoriques, plastiques ou imaginaires. À vue et en direct, le duo fabrique, bricole, objective les formes qu'il porte en lui et s'étonne des proportions que prennent ces corps auxquels il donne vie (la logorrhée monstrueuse de Léo ou l'architecture monumentale de David). En les montrant aux prises avec leurs chimères, la pièce raconte sans doute quelque chose du voyage que chacun accomplit quand il suit ce qui l'appelle : ses intuitions, ses désirs, ses pulsions, bref tous ces gestes intérieurs en avance sur nous qui nous font cheminer vers des ailleurs encore impossibles à nommer. Comme le dit Léo à David à la fin de la pièce, quand il se plie en quatre pour entrer dans cette mystérieuse machine qui évoque à la fois le sous-marin de poche et la capsule spatiale : « Je ne sais pas trop où tu m'emmenes mais on y va ! »

Ce voyage vers une destination inconnue, c'est aussi, à un autre niveau, celui de la création de la pièce – cette longue série de journées passées ensemble à inventer, imaginer, improviser, partir loin, et en cela, *Champs d'Appel* est une pièce sur la recherche que François développe depuis plusieurs années avec sa compagnie. À l'inverse de metteurs en scène qui investissent le plateau avec un projet bien défini, bien ficelé, François initie des processus à partir de presque rien : une hypothèse, une envie, un début d'idée, une personnalité qui l'intéresse et qu'il veut rencontrer. Son travail consiste alors à écouter ceux qu'il a réunis pour voyager avec eux, à partir de ce qu'ils sont, de ce qu'ils rêvent, de leurs questions irrésolues et des matériaux qui leur tiennent à cœur. Ce n'est pas de la mise en scène au sens de mise en forme d'une partition préexistante mais plutôt une activité sensible qui cherche à cultiver une relation, à la déplier et à en restituer un aspect scénique dans lequel chaque partie pourra se reconnaître (un « accord sensible » pour reprendre le nom de la compagnie). Cette méthode, ou plutôt cette pratique, cette poétique, François l'a surtout développée avec Léo, collaborateur et ami qui a joué dans *Les éclaboussures* (2009), *D-Day* (2011), *Champs d'Appel* (2013) et *Massif Central* (2015). Quand il a commencé à travailler avec François, Léo avait dix-neuf ans, il n'était pas vraiment acteur et je crois que c'était ça qui plaisait à François justement : son innocence, sa fragilité, ce naturel qui émanait de lui quand il prenait la parole et qui est finalement assez rare sur une scène de théâtre. Je me souviens de l'écart d'âge et de taille, de physique, qu'il y avait entre Léo et Jérôme dans *Les éclaboussures* – la silhouette frêle et dégingandée du premier face au corps massif et éruptif du second. De la même manière que je me souviens de Léo pédalant sur un petit tricycle dans la version des *Éclaboussures* qui avait été donnée à La Loge, dans le onzième arrondissement (2010). À vrai dire, la première fois que j'ai vu Léo à Nanterre, c'était un peu une apparition. Mais une apparition qui n'était pas mise en scène ni présentée comme telle mais tout simplement là, dans la simplicité de sa présence, et je crois que c'est encore une chose que François aime montrer et d'une certaine manière préserver : des individus légèrement décalés, originaux, qui apportent avec eux un monde, une délicatesse et un goût du jeu.

Voilà, je crois que j'ai déjà dit pas mal de choses sur François. Je reprends ces notes à l'heure où je rentre de Dieppe, après une semaine passée avec lui, en tête-à-tête, car depuis quelques mois, François veut que je joue dans sa prochaine pièce, que je passe du statut de celui qui porte un regard sur (contrechamp) à celui de collaborateur qui tient un discours

dedans (champ). Pourquoi pas. Après tout, c'est sans doute un de ces glissements de terrain qu'il affectionne et moi aussi, car cela ouvre un nouveau chapitre dans notre relation.

Pour terminer, j'aimerais dire que je suis simplement heureux de voir *Champs d'Appel* arriver à Paris, au Théâtre de la Cité internationale. Lorsque j'avais vu la pièce à Arcueil pour la première fois, j'étais persuadé qu'elle serait reprise dès la saison suivante dans un théâtre de la capitale. Mais je m'étais trompé. *Champs d'Appel* a d'abord pris des chemins de traverse, tracé sa route au Havre, à Rouen, à Bayeux, en Normandie – région dans laquelle la compagnie de François est implantée et où il travaille, loin de l'agitation de la capitale – et maintenant, quatre ans après sa création, voilà que la pièce est montrée au centre. En matière de culture, je n'ai jamais pensé que le centre était une valeur en soi, j'ai souvent eu beaucoup plus de sympathie pour les marges mais aujourd'hui, je me réjouis que ces champs fertiles recouvrent un plateau de manière durable pour y accueillir, pendant une quinzaine de jours, les spectateurs désireux de s'y perdre. C'est l'aboutissement d'un travail mené par des gens humbles qui ne sont ni dans l'effet, ni dans la mode, et qui savent porter un regard sur les choses. Ça change.

Thibaud Croisy, mars 2017
pour François Lanel, Léo Gobin, David Séchaud, Valentine Solé et Jérôme Veyhl

paru au Théâtre de la Cité Internationale (Paris),
en accompagnement de la feuille de salle de *Champs d'Appel*

Texte revu le 02.08.2018